



Du symptôme au sinthome Danièle Lacadée Labro

Le symptôme de Freud à Lacan

Pourquoi avons-nous des symptômes ? Pour Freud à ses débuts, le symptôme est un phénomène pathologique qui touche quelques sujets et la névrose est due à un traumatisme sexuel, ou à la « sexualité », à entendre au sens large d'un rapport d'amour à l'autre sexe. Cependant trente-cinq ans plus tard, dans *Malaise dans la civilisation*, Freud avance que la sexualité est en elle-même traumatique et qu'il y a en elle quelque chose d'inassimilable. Cela le conduit à reconsidérer la définition du symptôme : il devient général, non pour quelques sujets, mais pour tous. Bien sûr certains s'en arrangent mieux que d'autres, font avec, ou ne voient le symptôme que du côté de leur partenaire.

Dans la cure analytique, les analysants disent que cela ne va pas dans les rapports d'amour : cela ne va pas dans les rapports entre les sexes. Ceci n'est pas une découverte de la psychanalyse, on le sait depuis toujours, mais ce n'est pas depuis toujours que l'on s'en plaint dans la culture. Tout se passe comme s'il y avait une malédiction du sexe, comme le dira Lacan dans les années soixante-dix. Malédiction du sexe qui nous éclairerons par les conditions de jouissance de l'être humain.

Le symptôme on y croit, on suppose qu'il veut dire quelque chose, qu'il recèle une vérité. Il faut que le sujet en analyse ait un symptôme bien constitué dont il se plaint, et qu'il lui suppose une vérité cachée. C'est le point de départ de Freud qui dit aux hystériques : parlez, dites tout ce qui vous passe par la tête à propos de votre symptôme. Le symptôme se laisse alors déchiffrer et disparaît, laissant place à la vérité qu'il recelait. Le symptôme est le résultat du processus de refoulement, refoulement qui porte sur une motion, une revendication pulsionnelle. Freud en donne une définition dans son texte *Inhibition, symptôme et angoisse* : « Le symptôme serait indice et substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu »¹.

Avec l'indice, le signe, nous sommes dans le domaine du signifiant, du langage ; avec la satisfaction, nous sommes dans le domaine de ce que Lacan va appeler jouissance. Toute la problématique du lien entre signifiant et jouissance est déjà là dans la phrase de Freud, et Lacan n'a pas cessé de travailler cette aporie.

Retenons d'abord le symptôme comme substitut d'une satisfaction qui n'a pas eu lieu. Le symptôme, donc, procure une satisfaction. C'est paradoxal, puisque le symptôme fait souffrir, ou procure du moins une gêne pour le sujet. Toutefois dans les deux cas le sujet s'en plaint.

Versant signe, substitut, nous avons le symptôme qui se laisse déchiffrer dans l'association libre, parce qu'il est une formation de l'inconscient, un inconscient structuré comme un langage. L'inconscient structuré comme un langage, cela veut dire qu'il est fait de mots, de signifiants, qui s'articulent entre eux en suivant certaines modalités. Le représentant de la pulsion à refouler, c'est-à-dire ce qui signifie cette pulsion, son signifié, s'associe à d'autres

¹ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), Paris, Quadrige/ PUF, 1993, p. 7.

représentants non refoulés, formant ainsi le symptôme. Le symptôme est principalement une métaphore, il est formé par la substitution d'un signifiant à un autre.

L'exemple le plus simple est celui de la phobie : Freud a analysé la phobie d'un petit garçon, Hans. Il l'a analysé avec l'aide du père de l'enfant qui informait Freud des dires de cet enfant et de son évolution. Freud ne l'a rencontré qu'une fois. Hans souffrait d'une phobie des chevaux. La peur du cheval est un substitut de la peur du père. Le signifiant cheval s'est substitué au signifiant père, qui lui, est refoulé. Ceci est une définition simple du symptôme, de sa formation. Hans a besoin d'avoir peur de son père, car c'est son rival, il lui faut un père qui tienne, il s'en invente un par son symptôme. On peut dire que Hans refoule sa propre agressivité vis-à-vis de son père et que le symptôme ne désigne que l'agressivité du père à l'égard de Hans. On a là la dimension œdipienne du symptôme, son sens, sa signification sont du registre oedipien. Dans ce registre l'interprétation du symptôme se fait, comme nous le disons, au Nom du Père.

Mais qu'est-ce qui est à l'origine de ce symptôme ? Dans sa conférence à Genève sur le symptôme², Lacan précise que ce qui est au principe de la phobie de Hans, ce sont ses premières érections qui lui paraissent comme étrangères à son corps. C'est une jouissance perçue comme venant du dehors, pas du tout auto-érotique, mais *hétéro* dit Lacan, non intégrée, c'est-à-dire non prise en charge par le symbolique, inassimilable comme disait Freud. C'est de « ça » qu'il a la trouille, dit Lacan, et ce ça il l'incarne dans un objet externe, dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse. Nous retrouvons là la sexualité comme traumatique. Cet exemple simple de la phobie a l'avantage de mettre en évidence deux aspects du symptôme :

Un versant où l'interprétation opère par le déchiffrage, et qui donne du sens.

Un versant où c'est le sexuel traumatique qui est à l'origine du symptôme, un sexuel qui est hors sens.

Ce sexuel à l'origine du symptôme, Lacan l'a appelé jouissance. La jouissance ce n'est pas quelque chose de l'ordre du plaisir, c'est au-delà du plaisir, ça dérange. Donc la jouissance est primaire dans la formation de ce symptôme qu'est la phobie de Hans. La question est de savoir comment cette jouissance va s'articuler à l'Autre, entendu ici comme l'Autre du langage, du sens, pour former un symptôme déchiffrable. Une réponse est dans cette phrase de Lacan : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir »³. L'amour est à entendre ici en tant qu'amour de transfert, amour adressé à un Autre à qui on suppose un savoir et un désir de savoir.

Hans parle à Freud par l'intermédiaire de son père, et quand il rencontre Freud celui-ci lui dit : « j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par suite forcé d'avoir peur de son père »⁴. À la suite de cette rencontre, Hans demandera à son père si Freud parle avec le bon dieu pour savoir des choses comme ça. Il lui reconnaît un savoir et lui suppose un savoir qui va jusqu'au divin. Lacan dans sa conférence sur le symptôme, indique que « l'intervention du professeur Freud médiée par le père [de Hans] est tout un truquage, qui n'a qu'un seul mérite, c'est d'avoir réussi »⁵. Dans son texte « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Lacan précise ce qu'est le symptôme sur son versant signifiant. Ainsi écrit-il : « Le symptôme est [...] le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet [...] C'est en déchiffrant cette parole que Freud a

² Cf. Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme » (1975), Bloc-Notes de la psychanalyse n° 5, p. 5-23.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 209.

⁴ Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans. Le petit Hans », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1993, p.120.

⁵ Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme » (1975), *op.cit.*

retrouvé la langue première des symboles »⁶. Il y a un signifié refoulé, c'est-à-dire que ce signifié s'associe à un autre signifiant dans la conscience. Et Lacan de citer ces symboles retrouvés par Freud : « hiéroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de *la Zwangsneurose* [névrose obsessionnelle], charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, armes parlantes du caractère »⁷. Le symptôme est donc déchiffrable et la vérité, soit ce qui a été refoulé, peut être retrouvée. Lacan nous livre cette thèse de la vérité retrouvée par le déchiffrement et la lecture des formations langagières du symptôme : « L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré »⁸. Entendons par mensonge que c'est le fait qu'un signifiant vient à la place du signifié refoulé. « Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est inscrite ailleurs. »⁹ poursuit-il, et il énonce sous une forme très condensée, sa première approche, à partir de Freud, du symptôme, de l'inconscient et du pouvoir du déchiffrement dans la psychanalyse « À savoir :

Dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite ;

Dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, [...] quand je n'en connais pas la provenance ;

Dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ; dans les traditions, voire les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;

Dans les traces, enfin, qu'en conservent [...] les distorsions nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens. »¹⁰

Illustrons ces propos de Lacan :

Le symptôme hystérique c'est par exemple la paralysie d'un bras qui ne s'explique pas par l'anatomie des circuits nerveux de ce bras, mais qui va être levée par l'analyse car ce bras a des accointances avec un événement, un désir, une parole dite, ou encore qu'il est le support d'une identification du sujet à une personne dont ce membre est malade. Le symptôme hystérique découpe le corps en organes avec le langage, avec le signifiant, sans suivre l'exactitude des découpages fixés par l'anatomie, d'où l'énoncé de Lacan: « Ceci est mon corps », un corps qui garde la trace du signifiant, un corps constitué, donné par le signifiant et non par l'anatomie.

Les souvenirs d'enfance sont souvent parcellaires et la levée du refoulement permet de les réarticuler à un événement.

Le stock de vocabulaire qui m'est propre, c'est très important car cela désigne une façon de parler qui m'a été instillée par l'entourage familial. Lacan insistera toujours sur ce mode de parler propre à chaque sujet qui fait que certains signifiants sont à entendre dans l'acception particulière que le sujet leur donne. Ou comme il le dira bien plus tard : « chacun, à chaque instant, donne un petit coup de pouce à la langue qu'il parle »¹¹.

Une vie peut prendre forme épique, comme l'odyssée, comme une légende.

⁶ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 280-281.

⁷ *Ibid.*, p. 281.

⁸ *Ibid.*, p. 259.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 133

Enfin ce que Lacan appelle le chapitre adultéré de l'histoire du sujet laisse des traces dans d'autres chapitres de son histoire et son sens peut ainsi être retrouvé.

Dans ce premier moment de l'enseignement de Lacan le pouvoir du symbolique, de la parole, permet de déchiffrer les symptômes, de lever le refoulement et d'accéder à la vérité restée cachée dans l'inconscient. La notion de vérité révélée est alors prégnante. L'inconscient recèle un savoir auquel le sujet va avoir accès. Le sujet présent dans l'analyse, conçue alors comme une dialectique entre analysant et analyste, est le pur sujet du signifiant, et ne peut pas y trouver d'autre substance. La fin de l'analyse au début de l'enseignement de Lacan amène donc le sujet « à l'assomption du manque que l'être a déjà fui », l'interprétation, réduite au symbolique, ne débouche pas sur l'être, mais « sur l'horizon déshabité de l'être »¹².

Freud avait été contraint à remanier son abord du symptôme. Après une période où sa méthode réussissait à guérir les symptômes, il s'est heurté à ce qu'il a appelé la résistance thérapeutique négative. Il en conclut qu'il existe des fixations, sur lesquelles l'analyse n'a pas d'effet. Ces fixations n'ont pas été l'objet d'un refoulement. Ces fixations donnent une satisfaction, cette satisfaction qui est appelée par Lacan jouissance. C'est pourquoi Freud finira par écrire ce texte intitulé « Analyse avec fin et analyse sans fin ». Ce titre veut dire qu'on finit son analyse et qu'on la reprend ensuite. C'est ce que Freud conseillait aux psychanalystes, faire plusieurs tranches d'analyse. Mais on la reprend pour buter sur le même obstacle. Lacan dira du symptôme qu'il est une vérité qui résiste au savoir à partir de la jouissance.

Jacques-Alain Miller fait remarquer dans son dernier cours intitulé « L'Être et l'Un », que Freud n'a pas été plus loin dans sa recherche concernant la fixation. La fixation, c'est une part de libido, une satisfaction pulsionnelle qui ne connaît pas le destin ordinaire de la pulsion. Elle n'est pas refoulée, c'est-à-dire qu'elle ne se lie pas à une autre représentation, à un autre signifiant. Elle n'emprunte pas les défilés du signifiant, reste hors symbolique, ce qui lui confère un statut réel.

Ici nous voyons la division entre l'inconscient qui est savoir, langage, et le ça freudien qui est pulsionnel. Freud a pu dire que les pulsions sont nos mythes, faites d'un mixte de quelque chose du corps et du symbolique. Il a dit aussi que la revendication pulsionnelle est quelque chose de réel. Et ce réel concerne le corps. Lacan n'a pas cessé de se poser la question : comment avec le symbolique, avec le langage, peut-on avoir une incidence sur cette jouissance qui est d'un autre ordre, celui du réel ? Dans son Séminaire intitulé *Encore*, Lacan rend compte de la façon dont il a répondu à cette difficulté tout au long de son enseignement : « la jouissance ne s'interpelle, ne s'évoque, ne se traque, ne s'élabore qu'à partir d'un semblant »¹³. Un semblant ce n'est pas quelque chose de réel, cela relève principalement du registre du symbolique. C'est un mixte d'imaginaire et de symbolique.

Lacan a d'abord essayé de raccrocher la pulsion au symbolique en la faisant rentrer dans le registre de la demande. C'est ce qu'il a inscrit dans son graphe dit du désir développé tout au long de son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien »¹⁴. Et si nous reprenons ce terme de fixation, qui est une fixation de jouissance, nous trouvons dans le fantasme, tel que l'a élaboré Lacan, une fixation : c'est le sujet fixé à l'objet de son fantasme qui lui procure une jouissance. Le symptôme on s'en plaint, le fantasme fait jouir.

¹² Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, p. 641.

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 85.

¹⁴ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, pp. 793-827.

La doctrine de la passe élaborée par Lacan est une tentative de rendre compte de la fixation par le fantasme.

Qu'est-ce que la passe qu'il a inventée en 1967 ? Dans les autres sociétés de psychanalyse, on devenait psychanalyste après avoir fait une analyse avec un analyste didacticien qui allait vous recommander devant les instances supérieures de ladite société. Le titre de didacticien était décerné à des analystes reconnus, cooptés souvent par leur bonne relation. Pour Lacan toute psychanalyse est didactique car le sujet en obtient un savoir.

La question qui l'intéressait davantage était celle de la fin de l'analyse : qu'est-ce qui fait qu'une analyse peut être considérée comme terminée et qu'est-ce qui pousse un sujet analysé à occuper la place d'analyste pour un autre ? Quel est ce désir d'être analyste ? Lacan a inventé le dispositif de la passe, dispositif proposé à celui qui veut témoigner du moment où ce désir advient. Ce témoignage, dit à deux passeurs et retransmis alors à ce qui était un jury, est sanctionné ou non par une nomination : celle d'AE, analyste de l'École.

Le savoir obtenu à la fin de l'analyse est un savoir concernant le fantasme. Alors qu'est-ce que le fantasme ? Dans le fantasme, le sujet, divisé par le signifiant, pur produit du signifiant, c'est-à-dire sans que son corps ne soit mis en jeu, trouve sa substance, son être, dans un objet qu'il est pour le désir, la satisfaction de l'Autre. Si le sujet ne trouve pas sa substance dans le signifiant, ce que Lacan disait antérieurement, il la trouve dans un objet. Et cet objet est un médiateur entre le langage et la jouissance. C'est un mixte. Cet objet est appelé petit *a* par Lacan. Il a en fait une consistance logique. Il est prélevé sur le corps dans la mesure où il est un des objets partiels pouvant satisfaire la pulsion freudienne : objet oral, anal, phallique auxquels Lacan a rajouté la voix et le regard. Il s'agit d'un objet imaginaire, pris dans le symbolique, le langage, dans le premier abord qu'en fait Lacan. C'est l'objet que le sujet imagine être pour l'Autre, et cette *imaginarisation* peut être résumée, dite en une phrase. La construction du fantasme dans l'analyse amène à ce savoir : savoir quel objet j'ai voulu être pour l'Autre. Le sujet conduit sa vie en fonction de son fantasme, dit fondamental par Lacan, parce que la phrase du fantasme est le fondement de sa conduite. Et le sujet en jouit, le temps que sa vie soit conforme à ce fantasme. Le symptôme, le sujet s'en plaint, pris dans le fantasme, il jouit, à son insu, croyant que c'est l'Autre qu'il fait jouir, qu'il satisfait.

Lacan précise, dans le Séminaire *Encore*, que cet objet n'a rien de réel, c'est un semblant. Le savoir obtenu sur cet objet permet à l'analysant, devenu alors analyste, de faire semblant d'objet cause du désir pour un autre. C'est là que Lacan situait le passage de l'analysant à l'analyste, le devenir analyste. Le semblant est alors ce qui vient en place d'agent dans le discours analytique.

L'expérience de ma cure analytique, et ce dont j'ai pu témoigner lors de ma passe, m'a amenée, à partir du déchiffrement du symptôme et de sa butée, à reconnaître dans le *rien* l'objet de mon fantasme. Mon symptôme était une phobie : celle d'être mordue par un chien. J'avais, grâce à la contingence des signifiants de mon histoire, formé le fantasme suivant : être un coquillage dans lequel il n'y a rien à manger (cela fait référence à un surnom qui m'avait été donné à ma naissance). Ce fantasme me protégeait de la morsure de l'Autre certes, mais il m'a conduite à vouloir une vie dans laquelle je ne comptais pour rien, et où j'étais au service de l'Autre. Je pouvais m'en plaindre, mais j'en tirais une jouissance certaine. On peut retenir de l'objet *a* qu'il est ce qui de la jouissance peut être ému, cerné, évoqué par le signifiant. Dans l'exemple que j'en donne, vous avez le signifiant coquillage, vide ; tout ça c'est du signifiant qui émeut l'objet oral, ici sous la forme du rien à manger. L'objet évoqué par le signifiant qui n'a rien de réel, qui est un semblant, « donne des airs d'être au sujet », souligne Lacan. Le symptôme déchiffurable, c'est du sens, et le sens peut devenir jouissance, ce qu'il a écrit joui-sens. Le sujet en analyse peut jouir du sens qu'il trouve à son symptôme et le symptôme lui-même peut se nourrir de sens. Plus on lui en donne, plus il est prospère, et l'analyse s'éternise, ne se finit pas.

Corps et sinthome

Lacan ne peut plus dire que l'expérience analytique se passe au niveau du sujet de la parole. Il faut aller au-delà de la fonction de la parole dans le champ du langage. En 1975, avec la lecture de Joyce, Lacan ajoute une nouvelle définition du symptôme : « Laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps »¹⁵. Cette nouvelle définition, Jacques-Alain Miller, dans son dernier cours, la fait résonner avec la définition antérieure : « le symptôme avènement de signification ». Il y avait antérieurement une dialectique entre signification et satisfaction : dans le premier temps de son enseignement, Lacan dit que la signification l'emporte sur la satisfaction, puis il fait équivaloir signification et satisfaction, ce qu'il écrit joui-sens. Maintenant il faut donc aller chercher le symptôme là où il est, dans le rapport au corps, parce que nous avons un corps. Arrêtons-nous sur cet « avoir un corps » :

En 1974, dans une conférence faite à Nice, Lacan introduit le terme de *parlêtre*, et propose que ce terme remplace celui de l'inconscient freudien. Le *parlêtre* c'est uniquement l'être parlant, il ne tient son être que de la parole, car il n'y a pas d'être en dehors de la dimension du dit. Notre être nous est attribué par le dit, par les dits des autres que nous avons entendus, et par nos propres dits, mais ce ne sont toujours que des dits. Et comme les dits changent, sont variables, l'être change aussi. C'est donc un être fragile, contestable, et dont rien ne dit qu'il ait un répondant réel, commente Jacques-Alain Miller dans son dernier cours. Avoir un corps ce n'est pas l'être, nous ne sommes pas ce corps. Il y a une disjonction entre l'être et le corps. Le corps se situe du côté de *l'ek-sistence*, écriture qui fait valoir qu'il *ex-siste* en dehors de l'être. Le sujet ne peut se poser comme tel qu'à partir du corps, de son « a un corps ». Lacan introduit le corps qui se jouit, autoérotique, car le *parlêtre* a un corps. Et la question est de savoir comment corps et parole se nouent. Ce nouage est énigmatique. L'être ne peut pas être identique à l'unité corporelle, il relève du dit, alors que l'unité corporelle est donnée par le miroir. Et nous retrouvons là la disjonction entre le symbolique, le dit, d'où provient l'être et l'imaginaire qui nous a donné l'image de notre corps. C'est là que s'enracine l'inconscient, dit Lacan, du fait qu'il y a un être qui parle et qu'il trouve un support dans le corps donné par le miroir. Il y a un nouage entre les deux. Il parle certes et il ne faut pas oublier qu'il a surgi de deux êtres parlants. « Ne cherchez pas l'inconscient ailleurs, il faut le chercher là où il se réalise »¹⁶, dit Lacan dans cette conférence, il se réalise dans cette condition du sujet d'être issu de deux êtres parlants. Qu'est-ce que ça veut dire ? Le sujet est marqué par le désir des êtres parlants qui l'ont précédé, ce désir laisse une trace sur le corps où s'enracine l'inconscient. Dans la conférence sur le symptôme que Lacan a faite à Genève, un an après celle de Nice, il donne toute sa portée à l'importance des dits qui ont trait à ce désir des parents. « ça laisse une trace » dit-il. C'est de la rencontre des mots avec le corps que quelque chose se dessine. À Nice, il donne une image pour dire pourquoi certains mots vont avoir cette importance : les mots qui vont frapper le corps sont comme de la limaille de fer, ils sont polarisés par ce qui était déjà là dans ses parents. Le symptôme, c'est ça : l'inscription au niveau du réel de l'inconscient de ce véritable criblage, dit Lacan, comme on dit que des projectiles criblent une surface, y font des trous.¹⁷ Le symbolique apparaît tout autre : ce n'est plus le symbolique comme système ordonné par les lois du langage et qui permet le sens, la signification. Nous avons maintenant un symbolique dont la fonction est de cribler la surface du corps, d'y faire des trous. Le corps imaginaire, la bonne forme donnée par l'image du stade du miroir, se noue au symbolique en étant troué. Ce symbolique on peut le dire aussi réel, il est réel car projectile, limaille de fer, car il ne fait pas sens mais trou. Et l'impact de ces

¹⁵ Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p.569.

¹⁶ Lacan J., « Le phénomène lacanien », conférence prononcée au Centre Universitaire Méditerranéen (1974), *Cahiers cliniques de Nice*, n°1, juin 1998.

¹⁷ *Ibid.*

signifiants sur le corps amène une perturbation, un dérèglement de jouissance, si on suppose au corps une jouissance stable. C'est ce dérèglement de jouissance qui fait symptôme.

Pour la jouissance il faut deux substances : celle du corps, qui est une substance jouissante, et la substance signifiante, qui elle est cause de jouissance et qui perturbe celle du corps. Il faut ces deux substances pour qu'il y ait symptôme, que Lacan va écrire *sinthome*. Le réel c'est la conjonction de ces deux substances. Tout ceci, issu du dernier enseignement de Lacan, issu lui-même de sa pratique de psychanalyste, donne une tout autre perspective à la conduite de la cure. L'analyste doit avoir constamment une double écoute :

Parce que la racine du symptôme a des accointances avec le symbolique, c'est-à-dire avec les dits qui ont précédé sa naissance, le sujet en analyse va lui donner du sens. Cela est rendu possible par les équivoques signifiantes qui relient cette racine réelle à d'autres signifiants. Il va faire le récit des événements de son histoire, déchiffrer son symptôme par le sens, construire son fantasme, etc. Ceci se réalise grâce à la supposition d'un savoir contenu dans l'inconscient. Et cela donne en effet une histoire, que le sujet crée sous transfert, et que Lacan écrira avec un y, *hystoire*, pour souligner que cette histoire a été créée en lien avec le désir de l'analyste. L'analyse ne se fait pas seule. Cette histoire sera même qualifiée par Lacan de vérité menteuse. Vérité parce que le processus analytique est à la recherche de la vérité refoulée, mais menteuse car elle n'atteint pas le réel. C'est là que se situe l'être, présent par le fait de ce qu'il dit. L'analyste va entendre tout cela, et parfois intervenir à ce niveau. Mais il sera aussi à l'écoute des dires qui ont marqué le corps, et c'est là que se situe le réel, l'événement de corps, ce que Lacan appelle le *sinthome*.

Entre ces deux versants de l'écoute faite par le psychanalyste il y a un hiatus. Il faut pour que le processus analytique ait lieu, que l'être se vide (Lacan joue en disant le sujet « vit de l'être, [...] vide l'être »¹⁸) et que la vérité en tant que menteuse soit perçue par l'analysant. C'est également une nouvelle et précieuse indication de Lacan à propos de la passe qu'il livre ainsi : « je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse »¹⁹. Il y a donc deux versants du symptôme, que Lacan appelle, dans *Joyce le sinthome*, le « *sinthome madaquin* » et le « *sinthome rule* »²⁰. « *Madaquin* » parce que Joyce, cet écrivain irlandais, écrivit sur Saint-Thomas d'Aquin, et « *rule* » qui est une référence à un journal irlandais, le *Home Rule*.

Le *sinthome rule*, c'est « le *sinthome* dénudé dans sa structure et dans son réel »²¹, soit l'événement de corps, la jouissance produite par l'effet d'un signifiant tout seul sur le corps. Le *sinthome madaquin*, c'est « le *sinthome* élevé au semblant, devenu mannequin, voilé par les sublimations disponibles au magasin des accessoires : l'être et sa splendeur, le vrai, le bon, le beau, etc. »²² : À propos du *sinthome* élevé au semblant, mon dernier analyste m'avait dit, alors que je lui faisais part du savoir élaboré à partir de mon symptôme dans ma cure précédente : « quel bataclan vous vous traînez ! » Un bataclan, c'est un attirail inutile. J'avais donné beaucoup de sens à mon symptôme, mes constructions étaient belles, mais tout cela n'était que du semblant.

Pourquoi Lacan s'est-il intéressé à l'écrivain Joyce ? Lacan a déplacé la psychanalyse vers le rapport au corps en tirant un enseignement de l'expérience de Joyce : dans sa jeunesse celui-ci avait reçu une raclée de la part de ses camarades. Or dans *Portrait de l'artiste en jeune homme*, ouvrage où il relate cet épisode, Joyce dit ne pas avoir été affecté de cette raclée. Il n'a ressenti ni colère, ni honte. Il indique avoir ressenti son corps se détacher comme une pelure. Lacan dit que nous avons là une perturbation du rapport au corps : pour le sujet Joyce,

¹⁸ Lacan J., « Joyce le symptôme », *op.cit.*, p. 565.

¹⁹ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, p.573.

²⁰ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Joyce le sinthome*, *op.cit.*, p. 14-15.

²¹ *Ibid.*, Miller J.A., « Notice de fil en aiguille », in *Joyce le sinthome*, p. 209.

²² *Ibid.*

le registre de l'imaginaire se détache du réel et du symbolique et s'en va tout seul. Cela produit cette jouissance dans le corps, *ce s'en va*, se détache. Lacan fait l'hypothèse que Joyce a trouvé dans l'écriture une suppléance pour se construire un ego, soit une idée de lui comme corps. L'écriture le fait tenir. Or cette écriture, Lacan le souligne, ne peut donner prise à une interprétation. Elle n'émeut pas son lecteur, car l'inconscient de Joyce n'y résonne pas avec celui du lecteur. Pas la moindre trace de l'inconscient de Joyce, ce n'est pas déchiffrable à partir de ses souvenirs d'enfance. Son écriture est pour Lacan son sinthome, d'où : Joyce le sinthome. Cette écriture est faite de mots fabriqués dans plusieurs langues, elle est illisible car hors sens. Lire *Finnegans Wake* ne permet pas d'y trouver un sens. L'écriture de Joyce a donné du grain à moudre aux universitaires, ce qui était son vœu. C'est un sinthome car les mots qu'il emploie sont comme la racine du sinthome : ils sont hors sens, ne se raccordent pas avec d'autres signifiants, ne font pas chaîne avec d'autres, ne donnent aucune signification. Ils font trou dans le sens, mais ces trous permettent un nouveau nouage du corps et du symbolique.

Lacan fait donc le choix du sinthome réel, du réel, un choix qu'il qualifie d'hérétique par rapport à l'orthodoxie freudienne qui se situe, elle, du côté de la vérité. « La bonne façon d'être hérétique est celle qui, d'avoir reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif »²³. Lacan ne récuse pas Freud mais indique qu'il faut sevrer le symptôme de son sens, l'user jusqu'à ce qu'il ne soit plus assoiffé par le sens. Qu'est devenue la notion de traumatisme dans tout cela ?

Pour Freud, le trauma est dû à un événement qui entretient un effet permanent d'excitation. Cet effet ne se laisse pas résorber par le symbolique, il ne se relie à aucun signifiant, il laisse des traces. Pour Lacan il ne s'agit pas d'un accident, d'un événement et il le précise : de traumatisme il n'y en a qu'un, ce n'est pas la séduction, ce n'est pas l'inceste, ce n'est pas la castration, c'est l'incidence de la langue sur le corps. Lacan écrit la langue en un seul mot et transforme traumatisme en *troumatisme* pour rappeler le fait que cette langue fait trou, sur le corps et dans le sens.

Cette écriture, la langue en un seul mot, est faite pour nous faire saisir qu'il y a une langue entendue, et parlée, avant qu'elle ne soit codifiée par la grammaire, la syntaxe, l'orthographe, le lexique. Le langage est secondaire par rapport à la langue. Cette langue, cette parole, est source de jouissance, elle résonne dans le corps. Les sons plus ou moins entendus, plus ou moins articulés, avant d'avoir un sens, les phonèmes, ont des points d'impact sur le corps. Lacan met là l'accent sur quelque chose de positif, qui est là présent dans le corps, et qui est le vivant. C'est l'incidence contingente de la parole sur le vivant. C'est l'impact d'un signifiant tout seul qui fait « troumatisme », dit Lacan, épinglant le signifiant du terme de « motérialité », évoquant par là quelque chose de l'ordre de la matière, du réel. Son articulation à d'autres signifiants pourra se faire par les voies de l'homophonie, de l'équivoque, ouvrant alors à l'élaboration de formations inconscientes ouvrant au sens, dont la principale est le symptôme qui peut être déchiffré. Le symptôme déchiffrable a un rôle d'agrafe : il lie la langue aux formations langagières. Mais il y a une jouissance réelle à la racine du symptôme, différente de celle qui en est le substitut dans le symptôme déchiffrable, comme l'écrit Lacan : « la jouissance vient à causer ce qui se lit comme le monde »²⁴. Ce que l'on lit comme le monde, c'est notre symptôme déchiffrable, notre fantasme, tout ce qui fait sens.

²³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Joyce le sinthome*, op.cit., p. 15.

²⁴ Lacan J., « Postface au Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 507.

Ce signifiant tout seul, noté S_1 par Lacan est ce qui itère, ré-itère, ce qui se répète, à distinguer de la répétition dans son sens classique, freudien. La répétition s'installe pour tenter de récupérer dans la chaîne signifiante la jouissance rencontrée et perdue. Celle qui est perdue c'est la satisfaction pulsionnelle refoulée dont Freud dit qu'elle n'a pas eu lieu et que le symptôme en est un substitut. Le symptôme est quelque chose qui se répète, à propos duquel le sujet dit : « c'est plus fort que moi ». Quelque chose pousse à ce que ça se répète, une contrainte. La pulsion cherche à faire resurgir l'objet de satisfaction en se liant à de nouveaux signifiants. La répétition satisfait, elle est répétition signifiante, produit du sens et donc de la joui-sens. Tout cela constitue les embrouilles du sens. La répétition signifiante qui est causée par la recherche de la satisfaction pulsionnelle refoulée est donc à différencier de l'itération qui est pure répétition d'un signifiant tout seul, un S_1 qui a causé dans le corps une jouissance perturbante, et qui se situe en deçà du refoulement.

Retrouver ce S_1 qui est l'écriture du sinthome, c'est ce qui est recherché dans ce que Jacques-Alain Miller a appelé l'outrepasse. C'est une écriture, une lettre, même si c'est un signifiant. C'est une lettre en tant que ce signifiant est réduit à un effet de hors sens, ne donne pas du sens supplémentaire. Écriture n'est pas ici à entendre comme ce qui pourrait s'écrire à partir de la parole, qui elle fait sens.

Témoignages d'AE

Voyons comment quelques Analystes de l'École récemment nommés témoignent de la difficulté de repérer le S_1 de leur sinthome :

Patricia Bosquin a pensé le trouver dans une phrase de sa mère, phrase qui a jailli à la suite d'un rêve mettant en scène un laisser tomber : Cette phrase était relative à un événement : sa mise à l'écart, petite fille, lors d'un départ de la famille en vacances. Sa mère lui avait dit : il n'y avait pas de place pour toi. Mais ce qu'elle en avait retenu c'était le ton sur lequel avait été énoncée cette phrase, un ton qu'elle a qualifié de désinvolte. Elle reconnaît dans le sens de la phrase ce qui ouvre au drame de l'exclusion hystérique et à l'événement de corps, le laisser tomber. Mais elle insiste sur le fait que ce sens-là avait été tari par l'analyse. Restait la désinvolture qui pour elle nomme ce choc premier de la langue sur le corps, ce trauma du laisser tomber. Elle est laissée tomber plus par la désinvolture de sa mère, le ton de voix désinvolte de la mère, que par les mots de sa mère. Patricia Bosquin précise d'ailleurs que *involt* veut dire impliqué, que *involture* renvoie à enveloppe, envelopper, etc....

Hélène Bonnaud, elle, fait part d'une phrase de son père dont elle n'avait jamais fait état dans son analyse, sauf à la fin. Cette phrase précédait sa naissance, son père avait dit à sa sœur aînée : « si c'est une fille on la jettera par la fenêtre ». Elle avait eu à plusieurs reprises des phénomènes de corps de type lâchage du corps où le sentiment de la vie la désertait.

Quant à mon propre cas, c'est plus après ma nomination et grâce à mon travail d'AE que j'ai commencé à cerner ce qu'il en était en deçà du refoulement. Un surnom malgache m'avait été donné à ma naissance à cause de mon petit poids. Enfant, j'en avais demandé la traduction à mon père, traduction qu'il m'avait donnée sur un ton de plaisanterie : « c'est un coquillage qu'on ne ramasse même pas, car il n'y a rien à manger dedans ». Nous avons vu comment j'avais utilisé la seconde partie de la phrase pour étayer le fantasme « être une enveloppe vide dans laquelle il n'y a rien à manger », fantasme me protégeant de la voracité de l'autre, en l'occurrence l'autre maternel. Tout cela était pris dans les chaînes signifiantes, chaînes qui articulaient aussi mon symptôme : la peur d'être mordue. On était là dans le sens et la levée du refoulement. Mais la première partie de la phrase n'avait jamais donné lieu à une quelconque élaboration de savoir dans l'analyse. J'avais une question lancinante et répétitive concernant mon investissement dans le travail analytique : allais-je continuer ou tout arrêter ? Cette question s'est trouvée cristallisée dans un épisode dont je fis part à mon analyste : une journée de travail a lieu à Bordeaux, j'y participe en tant que présidente d'un atelier. J'ai

travaillé les textes qui m'ont été envoyés, j'interviens avec précision, ça se déroule plutôt bien. Au repas de midi je choisis avec détermination, malgré ma réserve habituelle, d'être avec deux collègues que j'estime, deux AE en exercice. La conversation est animée, je me sens bien, et assume ma présence auprès d'eux. Mais intervient une impression de lâchage, de quelque chose qui m'abandonne : je n'ai tout à coup plus aucun intérêt à la conversation, « qu'est-ce que je fais là » ? Plus rien ne me tient. En réponse à ce récit, (mais est-ce une réponse ?), l'analyste, avec un air sévère, me dit : « c'est à vous de » je ne retiens pas le reste de la phrase, l'entends mal, et il lève la séance. J'en retiens cependant le sens qui devait être à peu près : « c'est à vous de vous en sortir, de vous relever de ça ». Je sors surprise et secouée. Donc l'analyste ne donne pas une interprétation, et ne laisse pas envisager qu'il serait possible d'en trouver une dans le travail à venir. Je l'ai sollicité sur une question qui reçoit une fin de non-recevoir. Il me convie à autre chose. L'interprétation n'est pas requise ici, il n'y a pas de symptôme au sens d'enveloppe formelle, un réel est en jeu.

Jacques-Alain Miller, dans son dernier cours, indique que l'interprétation n'est d'aucun recours dans cette zone de l'outrepasse, que là tout est encore à inventer. Ce réel en jeu, c'est ce « ne pas être ramassée » qui a percuté mon corps. J'avais dit antérieurement que si je me présentais à la passe, j'avais peur de me faire ramasser. C'est équivoque, se faire ramasser c'est échouer à un examen. Face au réel du « ne pas être ramassée », c'était à moi, comme l'indiquait l'analyste, de me ramasser, de continuer l'expérience de l'analyse jusqu'à me présenter à la procédure de la passe.

Le travail en cours des AE tente de cerner le réel du sinthome, et c'est un champ qui est encore en exploration, un *work in progress*...